

SIMON LANCELEVÉ

La Quête

DANS LES COULISSES
DE LA CHARTREUSE
TERMINORUM

Préface de
Benoît Laval

Découvrez l'un
des ultratrails les plus
durs au monde



DBS



La Quête

Ouvrage publié avec le concours de l'Université de Strasbourg



Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web :
www.deboecksuperieur.com

De Boeck Supérieur s.a., 2025
Rue du Bosquet, 7 – B-1348, Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Pour joindre l'auteur : *contact.lanceleve@gmail.com*
Photographie de couverture : © Cyrille Quintard
Dessin de la carte en pages 122-123 : © Carl Voyer

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : mai 2025
Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2025/13647/063
ISBN 978-2-8073-6857-6

SIMON LANCELEVÉ



La Quête

**DANS LES COULISSES
DE LA CHARTREUSE
TERMINORUM**

Préface de
Benoît Laval

DBS

*Aux morts !
(Et aux vivants aussi)*

*Telle est ma quête
Suivre l'étoile
Peu m'importent mes chances
Peu m'importe le temps
Ou ma désespérance
Et puis lutter toujours
Sans questions ni repos
Se damner
Pour l'or d'un mot d'amour
Je ne sais si je serai ce héros
Mais mon cœur serait tranquille
Et les villes s'éclabousseraient de bleu
Parce qu'un malheureux
Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile.*

« La Quête », *L'Homme de la Mancha*
Par Jacques Brel (1968)

Sommaire

Préface	9
Avant-propos	11
« Prairie troussée »	13
« Là où les rêves se perdent »	18
Suivre l'étoile	22
Cours ou crève	28
L'homme qui n'aimait pas courir	33
« Laz a dit... »	36
De clics et de mythes	41
Maudit(s) Sisyphe(s) !	44
Mémoire du paléotrail	47
Le premier « cobaye »	54
Azimutant	60
Oiseaux et chiens de traîneaux	68
Les nouveaux « héros de l'inutile »	73
Le coureur lyre	77
« OFF »	83
Forrest Gump, philosophe	86
Feu !	88
La communauté de la boucle	91

Avec Morphée dans les bois	99
La <i>Terminorum Challenge Loop</i>	104
Jeanne-Claude Duss.....	106
De pierres et de temps.....	113
L'Équipe de France	117
Quelque chose du Tennessee	124
Apprendre à s'adapter	130
« Un courrier pour toi... ».....	136
Enfin.....	142
« Après trois ans d'entraînement... ».....	145
<i>Alea jacta est !</i>	156
Les coureurs du dimanche	170
<i>Post-mortem</i>	179
La tradition barklésienne.....	184
Ceux qui avaient vu l'ours.....	189
Rien changer pour que tout change.....	196
Alignement des planètes	201
Les forêts intérieures.....	211
La reconnaissance éternelle du <i>triumvirat</i>	216
Postface.....	224
Insider(s).....	227
Remerciements.....	232
<i>Roadbook</i>	233
Références bibliographiques.....	234

Préface

Sapinus Terminorum Cartusiae

Par Benoît Laval, membre du *triumvirat*,
organisateur de la Chartreuse Terminorum¹

La Chartreuse Terminorum est née dans la forêt de Grande Chartreuse, lorsque nous, *triumvirat*, tombions sur une improbable pierre gravée : *Sapinus Terminorum Cartusiae*. « Le sapin qui borne le domaine de Chartreuse. »

Notre projet de Barkley française avait germé quelques mois plus tôt. Raison pour laquelle nous marchions dans ces bois, à la recherche d'itinéraires dignes de la course réputée la plus dure au monde, statistiquement, et dans le cœur et dans la chair de tous ses *veterans* vaincus.

Cependant, comme la *Barkley Marathons* était attachée à une histoire, celle de la prison de *Brushy Mountain* et à l'évasion de son plus célèbre détenu, James Earl Ray, assassin de Martin Luther King, il nous fallait donner un sens et une âme à notre course-sœur.

Trouver du dénivelé était un jeu d'enfants. Imaginer un univers autour des Chartreux était une évidence, tant les liens entre la solitude carcérale et celle des moines sautaient aux yeux. Tous deux partageaient par exemple le même logement minimaliste : « la cellule ». L'un des pères nous confirmait d'ailleurs que notre projet lui « parlait », même si, faute de goût, nous leur présentions un article sur la Barkley titré « *Highway to Hell* »...

1. Les noms de famille n'ont été donnés qu'aux personnes mentionnées par la presse.

Cette pierre gravée se révéla philosophale. Elle permettait d'assembler les pièces de notre puzzle. *Terminorum*, en latin : « la borne », « la limite » donc, « terminer ». Que de racines qui collaient à notre volonté d'éprouver les *Terminator* du trail ! Et des bornes, il n'y en avait pas qu'une. Nous en découvrîmes même huit, la plupart sous nos yeux.

Érigées en 1334 sur ordre de Guillaume, Évêque de Grenoble, elles délimitaient l'ancien domaine des moines, qui s'y étaient installés près de trois siècles plus tôt, pour prier en silence. Peut-être même que certains d'entre eux avaient eu l'idée de toutes les visiter en une seule et même journée, avec foi et conviction, au cours des siècles précédents. Notre projet trouvait enfin tout son sens.

Comme ces bornes, le sens des choses se donne rarement au premier abord. Le texte latin « *Lorem ipsum...* » est utilisé par les imprimeurs comme « faux texte » pour caler la mise en page avant de recevoir le « vrai texte ». « Personne n'aime la douleur en elle-même, ne la recherche et ne la souhaite, tout simplement parce qu'il s'agit de la douleur... » La traduction de cette maxime de Cicéron, et son détournement, nous semblait le sous-titre idéal à la course.

Et du sens, du double sens, du contresens, il en fallait pour convaincre quarante *postulants* de s'infliger 300 kilomètres et 25 000 mètres de dénivelé. Sur cette base, nous ajoutions et pesions d'autres ingrédients : barrières-horaires, navigation, énigmes, météo..., pour élaborer un parcours digne d'une liqueur secrète, à la saveur épicée.

La suite de l'histoire, ce sont les coureurs qui l'écrivent : des premiers conquérants répondant à l'appel aux assidus et autres acharnés. Chaque printemps, de leur sueur et (parfois) de leur sang, à travers leurs *lamentables échecs*, tous convertissent leurs désillusions personnelles en une progression collective. Jusqu'au Graal des cinq boucles, pour les plus valeureux alchimistes. Jusqu'à transformer l'impossible en possible.

Avant-propos

Comment croire possible quelque chose qui n'a jamais été fait ?

Voilà la question que je me posais en octobre 2019 au moment d'enquêter sur la Chartreuse Terminorum – la Terminorum pour les intimes : une course de 300 kilomètres et 25 000 mètres de dénivélé, en autonomie, que personne n'avait finie.

Je me rappelle ma surprise en voyant l'organisation brûler le cierge, synonyme de départ, pour la toute première fois, au printemps 2017. J'effectuais alors mon premier séjour en Chartreuse.

Mes souvenirs s'emmêlent, mais j'associais ce rituel à une image : celle d'une soirée au théâtre lorsque, dans la scène d'ouverture du film *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau, les bougies s'allumaient pour mesurer les actes.

Depuis, je regarde chaque édition comme une pièce, avec ses auteurs et ses acteurs ; tous dramaturges à leur façon, tous solitaires face au trac, tous unis au sein d'une même troupe.

La forêt s'éclaire alors à l'image d'une grande scène : un haut lieu de la performance et de la représentation. Une aire d'improvisation même, lorsqu'au milieu du parcours un coureur chevronné égare ses lunettes dans un chemin de pierre. Un terrain de jeu, tout simplement, puisqu'en dehors de ce temps et de cet espace, aucun de ces exploits n'aurait vraiment de sens.

La Chartreuse Terminorum semble même parfois nous dire : « Gardons-nous d'être sérieux ! ». Il y a un monde pour cela, plus cynique peut-être. Un monde qui ne comprend pas toujours pourquoi des hommes et des femmes courent dans les bois durant

des jours, sur des dizaines de kilomètres, quand il leur suffirait de quelques heures de voiture pour combler ces distances².

Sans doute est-ce la nuance entre voyage et déplacement ? Il faut ressentir pour comprendre. Capter les joies de l'apprentissage. Entendre le plaisir de l'effort et voir le corps qui sue, qui craque, qui cède, puis qui repart.

Sur les planches, les comédiens mentionnent souvent un « feu » intérieur qui les pousserait à se transcender, à se transformer, à se révéler même, qu'importent les hiérarchies si la passion les consume. J'ai vu des coureurs brûler de cette façon.

Tout théâtre entretient un rapport au sacré. La Chartreuse Terminorum, si proche du monastère, ne fait pas exception. Toutefois, pour que ce théâtre existe, il doit avoir un public, une source d'interaction. Sans cela, il n'y a que des répétitions, des entraînements, alors : prenez place.

Aux premières loges durant quatre ans, je vous propose d'être votre guide et de vous plonger dans les coulisses de cette épreuve et de ses aventures hors norme : celles des pionniers de la Chartreuse Terminorum. Une communauté qui courait pour mieux vivre et qui court encore dans ces pages.

Plongez en immersion
dans l'aventure de la Chartreuse
grâce aux photos et vidéos en ligne :
www.deboecksuperieur.com/site/368576



2. Les cinq boucles équivalent approximativement à un Paris-Bruxelles ou à un Lyon-Marseille.



« Prairie troussée »

Enfin, la route. La silhouette des arbres se détache doucement de l'obscurité. Il fait chaud. De grosses gouttes perlent de mon front. Une couronne de sels marque déjà ma casquette sous le bandeau de la lampe frontale. Ma bouche réclame de l'eau. Mes jambes crient : « Au repos ! ». Trop tôt. Il est quatre heures à peine. Je n'ai pas fait trente kilomètres, mais qu'est-ce qu'un mètre ici ? Tout n'est qu'une succession de pièges : pierres, troncs, végétation épaisse. Les sentes ressemblent parfois à d'âpres torrents évanouis.

En silence, je passe le « Pont des usines ». À ma droite dorment les vestiges des aciéries de Fourvoirie. Je ferme les yeux une seconde, pour ressentir l'air frais d'une cascade à ma gauche. Du moins je l'imagine, car le cagnard l'a quasiment vidée.

En traversant la *route des abandons*, je me revois arrivant, au début de l'histoire. Avant la Chartreuse Terminorum.

* * *

C'était au mois de novembre 2016. Il faisait froid, même pour un gamin du Nord qui découvrait la montagne. J'avais pris le train de Lyon pour Grenoble, tôt le matin, puis le bus en direction de Saint-Pierre-de-Chartreuse. Je ne connaissais rien. À peine avais-je entendu parler des moines grâce à leur élixir végétal.

Quelques semaines auparavant, j'avais répondu à l'offre de l'entreprise Raidlight, équipementier spécialisé dans le trail running.

La boîte recherchait un stagiaire pour organiser des épreuves et animer l'une de ses trente « stations de trail » : concept dont j'ignorais l'existence et qui proposait de courir sur des sentiers balisés, entretenus, selon le site de la marque.

Voilà deux ans que j'étais revenu en France, après de longs mois passés entre la Turquie et l'Angleterre. Deux ans que j'avais stoppé une brève carrière de journaliste pour retourner sur les bancs de l'Institut d'Études Politiques de Lyon, où j'habitais. Deux ans que je ronronnais en somme, à regarder par les fenêtres les gens marcher, à tel point que cette annonce d'une vie au grand air m'avait soudain ranimé.

Sans doute étais-je le seul, car quelques jours plus tard quelqu'un m'apprit que j'étais pris. Ne restait plus qu'à me trouver un logement et à me rendre sur place.

Blotti sur la banquette arrière du car, je contemplais des villages jaunes très différents des miens. Mon véhicule serpentait lentement l'ancienne voie touristique qui menait au massif par le col dit de la Placette. Il avançait sous un écran de pluie, en longeant les contreforts de la Chartreuse, dont le gris des roches claires tranchait avec l'émeraude des cimes. Par endroits, des cascades semblaient déverser tout le ciel. Elles ressortaient, pour animer la plaine, jusqu'au petit bourg de Saint-Laurent-du-Pont.

« La route de la mort », murmurai-je

Au détour d'un calvaire, une route perçait un corridor dans une forêt épaisse. La rivière du Guiers Mort portait alors très mal son nom. L'autocar la longeait, tandis que de petits ruisseaux dévalaient de toutes pentes pour grossir son flot.

Après quelques virages, je découvrais Fourvoirie, triste cathédrale de béton et de taules, qui me rappelait vaguement « mon » triste bassin minier. Loin de penser qu'une course l'arpenterait un jour, je l'imaginais plutôt devenir un terrain de *paintball*, quand une drôle d'odeur vint m'emplir les narines. Je furetais par la vitre : « Mais non ?! Une cimenterie ! ».

La route s'élevait encore. La falaise sur la droite pressait de plus en plus. D'énormes filets de fer corsetaient d'ailleurs la roche, qu'il devait être possible de toucher de ma place. Sur l'autre rive,

des conduits d'écoulement suivaient le cours de l'eau. « *No kill* », pouvait-on lire sur de petits écriteaux. Comment ne pas être rassuré ?

Le car traversait ensuite l'étroit « Pont Saint-Bruno ». Celui-là même où je dormirai un jour avec un ami, totalement rincés, comme deux clochards célestes.

Je sillonnai l'autre rive et la roche laissait place au vide. Une lumière blanche en face transperçait de hauts vallons. Mes oreilles se bouchèrent avec l'élévation. « Bailler, surtout bailler. » Je restai carrément bouche bée.

La route ressemblait ici à une marche d'un escalier géant. Elle se faufilait maintenant à travers la roche. À ma droite, un pic, comme une longue canine, pointait au milieu de la gorge. À son sommet, une croix rappelait la présence de l'Ordre. Un peu plus loin, en contrebas, une voiturette rouge avait fait un hors-piste. « La route de la mort », murmurai-je, en espérant que le chauffeur n'était pas candidat au suicide.

Le car emprunta ensuite trois brefs tunnels. Il dépassa un premier hameau et je découvris alors deux sommets dont je connaissais vite les noms : La Scia et l'arête de Bérard.

Après un plat, venaient la « Porte de l'Enclos », près d'une guérite en ruines, puis le « Pont du Grand Logis » : symboles de l'entrée dans le désert de la Grande Chartreuse depuis le XVI^e siècle. Ils marqueraient prochainement le seuil de la Terminorum pour celles et ceux qui se jetteraient à l'eau.

J'arrivais enfin à Saint-Pierre-de-Chartreuse par le hameau des Gaudes. Les rayons du soleil ne passaient pas ici. Une pancarte indiquait maintenant le lieu-dit de La Diat. Un immense complexe à gauche, désaffecté lui aussi, faisait penser au film *Shining* de Stanley Kubrick. Le car avalait enfin trois derniers serpents. À droite, dans une pâture, des lamas broutaient, impassibles.

Je débarquais au terminus, tout aussi désert que la route depuis Saint-Laurent-du-Pont. Les montagnes tout autour formaient une muraille qui, du Grand Som à Chamechaude, devaient arrêter le temps.

Je parcourais la station au gré des devantures vides et des rideaux figés par la torpeur de la basse saison. Les noms des restaurants m'apprenaient ceux des dernières cimes.

Je décidais finalement d'explorer un sentier au hasard, en passant devant le siège de mon futur lieu de stage ; le seul bâtiment moderne a priori.

D'épaisses mousses semblaient souder les pierres entre elles, et même les arbres. D'anciens, morts, foudroyés, gisaient tout renversés. Un mince filet d'eau courait froidement au sol, le long d'un torrent vif, plein de pierres, plus grandes que de grands humains.

J'étais comme un *hobbit*, un minuscule au milieu des bois. Ma simple présence ici me paraissait incroyable. J'escaladais les troncs que soutenaient d'autres troncs, d'autres souches, m'accroupissant dessous, presque à genou dans la boue, le bruit du souffle en écho à celui de l'eau.

Quand je revins quelques semaines plus tard, pour emménager au dernier étage d'un immeuble avec une vue imprenable sur la face nord de Chamechaude, ce Toblerone de roches, à peine je posai mes valises que je ressentis l'envie de me dégourdir les jambes. Je

traversai le « Plan de ville », qui avait recouvert de son animation, et me mis à courir sur l'un des itinéraires de la « station de trail ».

J'étais comme
un *hobbit*, un minuscule
au milieu des bois.

J'arpentai un petit chemin en montée, et les rares marcheurs que je croisai m'encourageaient en souriant. Je les croyais admiratifs avant de comprendre à leur tenue que la mienne n'était pas adaptée. Doudoune, gants, bonnet : j'avais tout l'air d'un Bibendum qui s'en allait au ski. Je commençai déjà à cuire, et même à peler toutes ces couches, à la recherche d'un second souffle, à défaut d'avoir trouvé le premier.

Un tambour dans ma tête. J'avancai tel un cycliste qui n'aurait pas choisi le bon braquet. Ma foulée, taillée pour la plaine, m'avait pompé toute énergie. Mes pas s'étaient raccourcis à mesure que le chemin se cabrait : raide, comme mes jambes.

Je m'assis à côté d'une petite chapelle en proie à la fraîcheur de l'air. Aussitôt glacé, je repartis bien vite, d'un pas lent, une main sur chaque cuisse, le nez près des cailloux. Un écriteau vissé à un arbre

indiquait le sentier du « kilomètre vertical ». Soit un mur d'environ mille mètres de dénivelé pour moins de quatre kilomètres sur un axe horizontal.

Mes mollets me brûlaient. L'air me brûlait. Je zigzaguai parmi les arbres. J'essayai de grimper à reculons, pour détendre les dernières fibres musculaires capables de jouer leur rôle ; la doudoune attachée à la taille, le bonnet flanqué dans la poche. Au moins n'y avait-il pas de neige – ce qui restait inquiétant. Pourtant, les « œufs » pendaient le long des remontées mécaniques, si hauts, trop hauts. Comment s'y agripper, si ce ne fut dans un délire ? Je n'étais pas James Bond, ni même Kilian Jornet, l'ultrastar de la discipline. Je refis une pause.

Je réussis à m'élever quelques mètres de plus. Je franchis un passage canadien, censé contenir des vaches, et m'assis sur une bande de macadam, rompu dans ma carcasse. Je regardai en arrière le modeste chemin accompli. Je n'avais même pas fait la moitié du tracé, d'après la signalétique.

Le Grand Som, en face, m'intimait plus d'audace. Mais il devrait m'attendre, au moins jusqu'au printemps. Sous ce ciel bleu, au calme, que je me sentais bien ! Qu'ils devaient être heureux ces habitants des chalets perchés en ouvrant leurs volets chaque matin !

Un passage au bureau de l'office de tourisme m'apprit que l'un d'eux avait été construit pour le chanteur Jacques Brel, qui y aurait écrit « Le Plat Pays » – bien qu'aucune date ne correspondît. Le village lui avait d'ailleurs dédié un festival de musique peu après sa mort. Qu'un enfant du même pays s'arrêtât au même endroit me persuadait que j'étais à ma place.

Ce soir-là, en rentrant, j'accrochai une carte IGN du massif sur le plus grand mur de ma chambre.



« Là où les rêves se perdent »

La Sainté-Lyon dans le monde du trail est une épreuve à part, qui relie les deux villes à la fin de l'automne. Roulante ou plate, populaire ou commerciale : certains l'adorent, d'autres l'abhorrent. Reste qu'elle fait partie des « monuments » de la saison pédestre, à l'instar du Tour des Flandres chez les cyclistes.

J'y allais la première fois quelques semaines après ma virée chartroussine, puisque Benoît Laval, le fondateur de Raidlight, y présentait un reportage : *La Barkley, le film*, par Alexandre Gilles. Sous-titre : *Là où les rêves se perdent*^{(a),3}.

Le descriptif promettait une plongée dans la course américaine « réputée la plus dure au monde avec seulement 1 % de *finishers**. Une course mythique, une aventure exceptionnelle... En plus de trente éditions, seuls quinze participants ont réussi à finir cette course d'environ 200 kilomètres et plus de 20 000 mètres de dénivelé, à réaliser en moins de 60 heures, sans balisage, à la carte et à la boussole... » Comment ne pas être captivé ?

J'attendais sur un strapontin entre deux coureurs quand Benoît Laval apparut, courant à l'écran. Il avançait, cheveux au vent, la quarantaine, sur un sentier de la Réunion, cette île où il avait gravé l'une des plus belles lignes de son palmarès en finissant

3. Les références^a se situent en fin d'ouvrage. Les *italiques** dans le *roadbook* en fin d'ouvrage également. Les *italiques simples* renvoient à des mots de langue étrangère ou au vocabulaire spécifique de la course.

deuxième du Grand Raid, aussi appelé « La Diagonale des Fous ». Un ultratrail accidenté qui traversait l'île du Sud au Nord par un parcours d'environ 170 kilomètres et 10 000 mètres de dénivelé : un monument encore.

Plusieurs personnalités le présentaient comme un « battant », « un visionnaire », « un leader, acteur de son existence à travers les défis qu'il se lançait ».

Le dernier en date l'avait conduit au Tennessee, dans la forêt de *Frozen Head**, où se déroulait la Barkley Marathons. « Une petite course pour initiés, d'après son associé. Mais peut-être que demain ce sera une énorme course, très connue, très médiatisée », prédisait ce dernier.

On y voyait l'athlète s'entraîner dur dans les rampes du chalet Brel, au-dessus de chez lui. Il espérait ainsi devenir le premier français à terminer ce mythe inouï, ode à la liberté et à l'autonomie, qui avait germé de l'esprit d'un certain Gary Cantrell, plus connu sous le surnom de Lazarus Lake ; un curieux sobriquet sorti d'un registre d'annuaire.

À la fois comptable, *beatnik* et coureur, Gary Cantrell avait eu l'idée de la Barkley après avoir assisté à la capture de James Earl Ray, le célèbre assassin de Martin Luther King, échappé de la prison de *Brushy Mountain* à la fin des années 1960. Le fuyard avait été repris au bout de 55 heures, à 13 kilomètres environ, ce qui avait déclenché les railleries de Gary, persuadé de courir plus de 100 *miles* au même endroit dans le même temps. Ne restait qu'à le démontrer.

Il fallut attendre 1986 pour que le premier départ fut donné à treize participants. L'épreuve ne durait alors que 24 heures pour une distance de 50 *miles*. En 1995, le format actuel était finalement adopté : cinq tours de 20 *miles*, à réaliser en moins de 60 heures – soit deux nuits à passer dehors au minimum – dans un sens puis dans l'autre. La Barkley résultait ainsi d'une série de tâtonnements, comme le rapportait le livre de Frozen Ed Furtaw, l'une de ses légendes vivantes^(b).

Le documentaire apprenait en outre qu'au-delà de l'effort physique, Laz avait conçu des « règles immuables », que le coureur

apprenait au fur et à mesure, souvent en les transgressant. Les prétendants devaient ainsi répondre par écrit à la question : « Pourquoi devrais-je être sélectionné pour participer à la Barkley Marathons ? ».

Cet essai était à envoyer à une adresse électronique ainsi qu'à une date divulguées au bout d'un jeu de piste. Une fois ces étapes franchies, Laz écrivait une « lettre de condoléances » – « *letter of condolences* » – aux 40 coureurs choisis. Les autres étaient reversés sur une « *weight list* » où ils attendaient de faire le poids.

Ces 40 « vedettes anonymes » recevaient une somme d'informations « ésotériques » pour se préparer au départ. Une fois sur place, tous devaient s'affranchir d'1 dollar 60 – soit un *cent* du kilomètre – pour permettre à Laz de se ravitailler en cigarettes et en Dr Pepper, la plus vieille marque de soda des États-Unis, qu'il buvait comme de l'eau. Les nouveaux, les *virgins*, devaient également lui remettre une *plaque d'immatriculation**.

Le jour de la course, Laz faisait tout son possible pour replonger ses troupes dans l'inconnue de l'évasion. L'horaire du départ – entre minuit et midi – n'était divulgué qu'une heure auparavant, lorsqu'il soufflait dans une conque. Il allumait ensuite une cigarette en guise de coup de feu.

Les concurrents passaient aussitôt une grande barrière jaune – *the yellow gate* – : point de départ et d'arrivée de la boucle. Celle-ci évoluait chaque année, bien que certains passages restaient incontournables, comme la traversée du pénitencier ou le *Rat Jaw**, connu pour ses ronces et ses pentes.

L'intégralité du parcours était gardée secrète. Chaque coureur la découvrait la veille à partir d'une *master map* en version papier qu'il recopiait sur une carte personnelle. Bien entendu, les téléphones et les montres GPS étaient bannis – ils n'existaient pas lors de la première édition, pas plus que pour James Earl Ray. Toute assistance l'était aussi, hormis au camp.

Laz faisait tout
son possible pour
replonger ses troupes
dans l'inconnu
de l'évasion.

Pour pimenter la course, Laz cachait enfin une quinzaine de livres, dans des souches, sous des pierres, à trouver *via* des énigmes

inscrites dans un *roadbook*. Chaque athlète devait arracher de ces ouvrages la page correspondant à son numéro de dossard pour faire la preuve de son passage aux différents points de la boucle. Ainsi, un plus lent, mais plus malin, pouvait théoriquement combler son retard.

Pour qu'un tour soit validé, le coureur devait présenter l'ensemble des pages à Laz. S'il l'homologuait et que les 12 heures n'étaient pas écoulées, l'athlète avait la chance de pouvoir repartir en sens inverse, et ainsi de suite jusqu'aux cinq tours. En revanche, si la Barkley l'avait « mangé », comme le suggérait la devise de la course – “*the race that eats its young*” – la victime était célébrée par la sonnerie militaire « *Aux morts* », jouée par une trompette à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Après deux boucles, dont une seconde hors délai, Benoît Laval tombait à son tour. « Au milieu de la forêt, tu ne croises personne », expliquait-il, le regard vide. Les images marquaient l'attente des proches, les corps vidés des coureurs, leurs pieds tailladés, les serpents au sol. Benoît évoquait des stratégies, des détails à améliorer, mais il semblait surtout sensible à la symbolique de l'épreuve : « Courir pour se sentir libre ». Son odyssée s'arrêtait sur ces mots.

Il apparut enfin sur scène, accompagné de Laz et de sa fidèle chemise à carreaux. S'ensuivirent des questions assez banales auxquelles le film avait déjà répondu, mais Benoît Laval se prêta à l'exercice durant de longues minutes. À la fin de la conférence, quelques spectateurs prirent des *selfies* avec Laz et lui.

Voir ce drôle de vieillard à lunettes se prendre au jeu, telle une *rock star*, avait quelque chose d'incongru. Je me demandais ce qu'un vieux « plouc », capable de marcher une vingtaine de kilomètres chaque semaine pour manger un éternel poulet dans une station-service du Tennessee, pouvait bien faire dans cette halle pleine à craquer de banderoles, de gadgets et de *finishers*. Décidément, cet homme avait le goût des énigmes, voire de la provocation.



Suivre l'étoile

J'obtenais une réponse quelques semaines plus tard lorsque Jonathan, mon maître de stage, m'apprit que Benoît Laval organisait « une Barkley » à Saint-Pierre-de-Chartreuse, avec trois de ses amis. C'était en mars 2017. La course devait se dérouler deux mois plus tard, au début du mois de juin. Trop court pour se préparer, d'après Jonathan.

« La Barkley française s'appellera Chartreuse Terminorum », avait titré *Le Dauphiné Libéré*, le journal local. Elle reprendrait les caractéristiques de sa parente américaine à quelques détails près. En Isère, la distance du tour s'élèverait à 60 kilomètres pour 5 000 mètres de dénivelé, à parcourir en 16 heures. Soit 300 kilomètres et 25 000 mètres d'effort à réaliser en moins de 80 heures pour espérer finir. Un défi titanesque donc, à la hauteur des meilleurs performeurs mondiaux.

Voilà pourquoi Laz avait donc pris l'avion ! Benoît Laval l'avait accueilli chez lui durant plusieurs jours. L'Américain avait été séduit, curieux de l'histoire du massif, marquée du sceau de l'Ordre local.

* * *

En tant que stagiaire, j'organisais ce qui reste à ce jour la seule et unique conférence de presse de la Chartreuse Terminorum. Deux journalistes de magazines spécialisés avaient fait le déplacement depuis Paris pour une plongée dans l'univers de la course. Benoît Laval nous avait chargés, avec Jonathan, de leur concocter une virée du côté de la Grande Chartreuse. Fidèles aux préceptes

La Quête

« Comment croire possible quelque chose qui n'a jamais été fait ?

Voilà la question que je me posais en 2019 au moment d'enquêter sur la Chartreuse Terminorum – dite “la Barkley française” : une course de 300 kilomètres et 25 000 mètres de dénivelé, en autonomie, que personne n'avait finie. »

L'auteur s'est plongé pendant quatre ans dans la communauté de cette épreuve hors norme. Il y a suivi ses membres, pour mieux comprendre leur cheminement.

La Quête vous entraîne avec eux sur les sentiers oubliés de la Grande Chartreuse. D'énigmes en conseils, ce formidable récit vous conduira jusqu'à l'ultime théâtre de l'endurance humaine où l'humour, l'amitié et le rêve ne sont jamais très loin.

Une aventure universelle, entre Odyssée et anthropologie.

Une communauté secrète - un défi presque impossible - une aventure authentique

Simon Lancelevé est ethnographe. Spécialiste de l'endurance, il partage sa vie entre écriture, recherche et excursions. Il vit actuellement en Isère, au milieu des montagnes. Il intervient au sein du DU Trail de l'Université Grenoble Alpes.



Retrouvez de nombreux contenus
multimédia en ligne sur
www.deboecksuperieur.com/site/368576



17,90 €

ISBN : 978-2-8073-6857-6



De Boeck Supérieur s'engage
durablement
pour l'environnement



www.deboecksuperieur.com